

I. Présentation générale :

« Regarder une fois ce qu'on voit tous les jours. »

(J. J. Rousseau)

« L'étonnement est au commencement de la philosophie. »

(Platon)

Bonjour,

C'est l'heure de la philosophie ! Bien curieuse cette discipline qui ne prétend pas à la même exactitude que les sciences ni à l'efficacité des techniques mais qui se présente comme pouvant donner lieu à un enseignement. La philosophie n'énonce pas de règles à suivre, elle ne prétend pas dicter des vérités toutes faites, elle n'a de sens que si nous consentons à entrer en nous-même et à réfléchir. Comment alors apprendre ce qui est si nuancé et passe par chacun ?

Pour expliquer ce paradoxe, je suis déjà contraint de philosopher; or, je n'ai pas encore indiqué en quoi consistait l'exercice. En effet, dire que la philosophie peut être enseignée m'oblige d'abord à m'interroger sur l'enseignement. Après tout, peut-être que ce qui peut être enseigné, c'est ce qui ne relève pas d'un apprentissage trop académique, trop « objectif », trop éloigné de nous. Le reste, une machine peut toujours nous l'apprendre. Apprendre, ce n'est ni refaire des gestes ni réciter; par exemple un bon technicien n'est pas un simple exécutant mais quelqu'un si à l'aise en son métier qu'il pourrait inventer si l'occasion était offerte; mais n'ayez pas peur, la dernière chose que les compagnies réclament, de sont des inventeurs !!!

Le mot « philosophie » vous est connu; on l'utilise à toutes les sauces, style : « j'ai ma p'tite philosophie », une « philosophie de gestion », « quelle belle philosophie de vie » et tutti quanti... On voudrait aussi quelquefois que le philosophe se transforme en redresseur de torts et qu'il parsème ses pensées de petites leçons morales; autant de déclarations qui montrent à quel point la philosophie est encore appréciée mais aussi hélas à quel point elle est méconnue !

Nos rencontres de ce semestre auront pour objectif avoué de vous faire connaître un peu mieux cette discipline en vous invitant déjà à la pratiquer, c'est-à-dire au moins le temps d'une halte brève dans votre existence, à accepter les exigences de la méditation et le recul de la réflexion.

« C'est ICI qu'est Rhodes. C'est ICI qu'il faut sauter. »

(Horace)

Mais à quoi bon se casser la tête, réfléchir, passer du temps à suspendre son attention alors qu'on n'est nullement certain de parvenir à des réponses définitives à nos interrogations, alors que l'apprentissage du métier requiert déjà temps et effort ? Vous ne serez pas meilleurs en mécanique des fluides après avoir suivi des cours de philosophie; votre poche sera toujours aussi démunie de dollars; même, meilleurs seront les cours, plus nulle en sera l'efficacité. Alors,

à quoi bon ? D'autant plus, c'est un comble, que nous allons lire des textes compliqués, à la lisière de la poésie, déjà très anciens, grecs par exemple !!! Nous qui vivons au XXe siècle, passionnés de ces progrès des machines, occupés à... Justement à quoi, tiens ? À jouer au Nintendo, à feindre la communication avec des interlocuteurs virtuels, à fabriquer...

Une seule chose intéresse les penseurs : l'existence que nous menons ICI et MAINTENANT. Si nous allons en Chine et en Grèce feuilleter puis lire de vieux auteurs-poètes-fous-penseurs, ce n'est donc pas pour nous éloigner de nous; paradoxalement, c'est pour nous en rapprocher; oui, il est question de se retrouver !!! C'est dire que nous nous sommes un peu perdus de vue en chemin; si nous ne consentons pas à nous éloigner de l'immédiat, comment sentirions-nous cette perte ? Nous sommes plutôt persuadés que nous sommes tout à nous-mêmes, fiers et heureux de nos affirmations souvent péremptoires, possesseurs des choses, les deux pieds dans le réel. Vous le voyez, les philosophes sont étranges; ils invitent à remonter le temps pour apercevoir une perte que nous n'éprouvons guère et pour retrouver ailleurs ce qui est terriblement actuel...

Chance, vous êtes des novices de la pensée; en vous traîne encore, sans que vous le sachiez, ce sang neuf des sages du fabuleux Ve siècle avant notre ère; en vous, comme brin d'humanité subsiste le jeune Empédocle livré à la furie volcanique de ses démons intérieurs, en vous peut surgir aussi la demande des clefs du monde; en vous, j'ai déjà reconnu Euthyphron livrant son père à la justice et l'accusant d'un meurtre non prémédité. Oui, Lao-Tzeu, Démocrite, Platon étaient de ces novices de l'esprit sensibles à la perte que plus haut je soulignais : perte de contact avec le monde, perte de soi. Comme si, à notre insu, nous étions horriblement dépouillés; mais nous l'ignorons, absorbés que nous sommes à autre chose : chercheurs de bonheur, bourrés d'études, sensibles seulement aux différences d'âge, prêts à causer des poncifs à la mode du genre : l'écologie, la techno..., les modèles réduits, plus quelques affirmations-bidon tournant autour de « chacun » (« Chacun a ses... »). Mais qu'en est-il de nous par rapport à ce qui nous est essentiel, qu'en est-il de nous par rapport au monde, quelle image de nous ressort quand nous sommes seuls avec nous-mêmes dans le bois ? Le philosophe Nietzsche supposait que l'homme contemporain avait tant perdu le sens des hauteurs et des profondeurs qu'il ne s'intéressait guère aux « étoiles » (c'est trop haut), au désir (c'est trop profond et trop varié), que même l'idée de fatigue le rendait morose... Aurions-nous perdu ce qui fait la qualité de nos existences : leur part d'inutile, de souverainement incertain ? le retour aux anciens est donc une remontée vers la source, ce que le philosophe Aristote appelait la « ressource ». Nous allons nous ressourcer, retourner au commencement qui ne se confond pas avec le début, mais avec la décision de ne pas fermer les portes de la réflexion, donc avec l'intention d'atteindre ce qui est Ouvert.

II. Le chemin à suivre

Il serait possible de le résumer ainsi quant aux dispositions à prendre : laisser surgir en soi l'imprévu, consentir à la pensée, vouloir lire. Ces dispositions sont évidemment bien plus importantes que la démarche théorique que le prof. à prévue. Car comprendre un texte, accueillir en soi la pensée d'un auteur, saisir une fabuleuse expérience humaine réclame justement des dispositions. De plus, toute prévision est toujours en porte-à-faux en philosophie.

Le groupe d'étudiants est moteur, votre participation est essentielle à la démarche et peut, à coup sûr, la précipiter, la retarder et même la transformer.

1- Le confort ou l'angoisse d'être

Tant que nous vivons en un univers clos, nous sommes encore comme en petite enfance, bercés par des rengaines familières, sûrs de la réalité des choses, envahis par une grande harmonie. Nous ne manquons de rien, notre lien aux choses et aux autres êtres est tracé par le rite, par la répétition des gestes. Les saisons de la vie paraissent s'accorder avec les croyances qui sont celles de tous; pas de heurts; le monde est aussi calme qu'utérin. Ce monde-là, cet univers-bébé semble coïncider parfois avec ce que nous comprenons d'une partie de l'histoire de l'humanité, avec ce qu'un philosophe contemporain nomme « la pré-histoire ». Certes, nous avons le sentiment que, parfois, au gré des secousses, cet univers se fissure, ces explications que l'humanité met tant de temps à produire s'effritent; mais le plus souvent, tout se tient, l'univers est sans pourquoi.

La réflexion ne commence qu'avec la cassure de ces mondes cotonneux; s'étonner signifie à la fois admirer et être brisé par le tonnerre. D'ailleurs « pour admirer », il nous faut quitter cet état de prostration et d'obnubilation »¹ où ne compte que l'immédiatement utile, le rentable ou la fidélité absolue aux règles de la vie commune.

S'étonner, c'est en premier lieu constater que nous sommes éloignés de nous, que nous avons perdu **notre place** dans l'univers, que nous n'avons plus la mesure des choses. S'étonner, peut-être, est-ce d'abord s'épouvanter. À l'origine de la philosophie, nous apercevons l'épouvante. nous ne suivons plus le rythme des saisons, les objets nous échappent, les pourquoi surgissent. La lecture que nous ferons entre autres d'un texte de Pascal sur les deux infinis nous introduira à ce sentiment tragique; isolés dans un univers dont la cohérence nous échappe, infiniment loin de ce qui nous paraissait proche.

Les mythes tentaient de dire cette déchirure des hommes aux choses, cette difficulté à rejoindre l'essentiel, cette perte; d'y donner sens. Les mythes réordonnaient, clôturaient le monde à nouveau; les mythes traçaient pour l'aventure humaine une destinée. Quand j'ai perdu ma place, j'en voudrais trouver une; je souhaite dessiner dans l'espace et le temps mon lien au monde. Je dois me retrouver, sentir la reconfortante pulsion de l'univers en moi. Qui dit univers dit aussi universel, sensible à tous.

Ce déplacement, Jaspers prétend que les questions de l'enfant le rappellent. « Pourquoi le vent; pourquoi les choses disparaissent; pourquoi le mal, pourquoi les horizons de carnage et de guerre; pourquoi la méchanceté, l'exclusion des fous, la mort ? ». Des penseurs du XIXe siècle, à l'esprit « positif » (obnubilé par les faits scientifiques) crurent que ces questions obtenaient réponse à l'intérieur des sciences expérimentales ou humaines; mais les sciences ne répondent jamais à aucun pourquoi; ce n'est pas là leur champ d'études. Ce n'est pas un « parce que... » qui répond à de tels pourquoi; les parents en savent quelque chose. Aujourd'hui, faire acte de conscience, c'est justement ne pas faire des sciences de nouveaux mythes enchanteurs, c'est

¹ Hegel, Leçons sur l'histoire de la philosophie.

consentir à cette part d'irréductible qui suscite la méditation. La pensée est donc liée au sentiment de perte qu'en ce premier temps, j'essaierai de décrire avec vous.

2- La voie

La perception de ce manque accuse en nous une distance avec les choses, un écart terrible. La pensée naît du tragique. Aussi est-ce à un renversement que les premiers écrivains-penseurs ont cru bon d'inviter; nous voilà comme Alice transportés de l'autre côté du miroir, contraints à distance, à un regard sur les choses qui voudrait en saisir l'essentiel : l'esprit ne se mesure qu'à cette capacité de renverser les choses; puisque la distance d'avec le réel est inévitable, l'esprit tente de la surmonter en faisant de la distance elle-même la manœuvre de la pensée. Ce n'est sans doute pas un hasard si la légende philosophique fait de Thalès le premier des penseurs grecs, le précurseur des philosophes. La pyramide renversée sur le sable, c'est la distance de la Pyramide à moi, c'est l'ombre de la Pyramide, c'est sa hauteur. Cette hauteur, cette distance, nous la trouverons exprimée tant chez les premiers grands poètes-penseurs que chez ce philosophe du tournant, ce poète ennemi des poètes qu'est Platon. Ce surplomb qui manifeste la puissance de l'esprit, les penseurs l'on négligée sous le nom de sagesse, faisant de ceux qui suivent cette Voie détournée les amoureux de l'universel, les « frénétiques » du sens. Le philosophe est alors celui qui apprend à se tenir à distance, à ne pas se laisser engluier dans les choses ni dans les mots et aussi à ne pas se laisser séduire par ce qui ne se tient pas, par les modes passagères, par une consommation des objets qui n'en retiendrait jamais la saveur, par un suivisme qui serait synonyme de déroute.

Une attitude qui accompagne toute la pensée de ce qu'un langage un peu conventionnel nomme l'Antiquité. Quand je constate que je suis perdu, je cherche un chemin pour me retrouver, pour donner sens à ce qui en paraît cruellement dépourvu. Ce chemin ne peut se confondre avec un chemin commun; ce dernier ressemble singulièrement à la voie des endormis. Dès le début de la philosophie, il est donc question de trouver son propre chemin et, une fois emprunté, de l'aimer. Le sage est désigné la plupart du temps comme celui qui indique le chemin. À la différence du vulgaire, la Sage « s'occupe de son ventre et non pas de son œil. Il préfère l'interne à l'externe. » (Lao-Tseu, poème 12). Cette attitude oblige à l'intériorité, à la méditation, parfois même au soupçon. « Le philosophe est celui qui s'éveille et qui parle » écrivait le philosophe contemporain Merleau-Ponty. Les endormis, les « emportés », ceux qui ne savent « ni écouter ni parler » se contentent du chemin commun et ainsi, suivant la leçon du Sage, « courent en aveugles au malheur. » (Lao-Tseu).

Mais comment devenir Sage ? Ici, les choses se compliquent. Dès les débuts de la philosophie, les choses se compliquent. Nous seront tenus d'apercevoir une double direction, d'envisager une double expérience. Tout dépend, pourrions-nous écrire, de la manière dont nous estimons pouvoir unifier extérieur-intérieur, de la manière dont nous lisons les traces que le « monde » laisse en nous. Le Sage est-il celui qui, comme le dieu Apollon selon Héraclite, **suggère** le principe des choses et, par sa Parole, renvoie le peuple à l'essentiel; est-ce plutôt celui qui, comme l'Athénien Socrate vue par Platon, vit parmi le peuple et qui, par ses piques et ses roueries, conduit à choisir la raison plutôt que l'injustice ? Souhaitons-nous faire l'expérience de la Parole originaire ou plutôt du discours qui délimite, définit, et, par analogie avec le rythme de l'univers, conduit à l'essentiel ? D'un côté une démarche qui nous invite à suivre la poésie

des choses, nommée jadis physique ou principe de ce qui advient, d'un autre côté le discours désillusionné fondé sur le principe d'une abstraction nécessaire qui manifeste la richesse de l'esprit. Si l'on pouvait établir analogie avec l'histoire de la peinture, d'un côté on trouverait le tracé de la peinture chinoise qui veut d'un coup de crayon attentif rejoindre l'essence des choses, d'un autre, la peinture abstraite contemporaine qui, par le dénuement intérieur qu'elle impose, conduit à poser la forme comme clef d'un espace que j'ouvre.

A) La sagesse comme l'accès à ce qui se dérobe

*« Le Sage sous le ciel
Pudique et effacé
Garde son cœur indistinctement simple
Envers ce qui sous le ciel*

*Quand le vulgaire
Écarquille les yeux et tend l'oreille
Il lui sourit comme un petit enfant. »*

Lao-Tseu

« Ce qui est visible ouvre nos regards sur l'invisible. »

Anaxagore

Première forme de sagesse : le sage vise le simple et laisse en lui les choses s'approcher; son dire n'est pas savant, calculé, opérateur; son dire suggère la fin qu'il entend atteindre; de cette manière, aimer la sagesse revient à viser la simplicité. Que l'on entende bien le terme, aujourd'hui un peu confondu avec l'image du père Noël : le sage n'est pas un vieux monsieur à barbe blanche, plein d'expérience et de vertu; le Sage est seulement celui qui scrute les choses pour apercevoir leur originelle simplicité; ce qui le retient est le surgissement de ce qui est. Chercher à s'accorder au monde, c'est apercevoir le principe qui prélude à sa naissance, le « Logos » qui l'anime. Ainsi, c'est préférer le chemin qui fait vivre au chemin qui détruit, c'est « œuvrer sans batailler ». Chercher comme le firent ces fous de poésie que furent les penseurs de la Grèce antique les « éléments » originels du monde, c'est non pas réduire le monde à une matière primordiale mais plutôt donner sens à ce qui paraît.

Le nouveau-né vit au rythme des choses; il en connaît l'extrême proximité; nous en saisissons seulement l'éloignement, nous qui avons des représentations, des opinions, des points de vue; la sagesse est cet effort pour penser (en panser) la déchirure originelle, même pour y consentir afin de viser le proche, afin d'entendre vibrer l'Être du monde.

Une physique se dessine; oh, ne vous y trompez pas; pas du tout une physique au sens moderne du terme; pas du tout une décomposition de la nature pour en expliquer les mystères; non, une authentique physique qui laisse le chant du monde se profiler sur la lyre des temps; un écoute exceptionnelle de ce qui se dit dans l'extrême simple. Et ce dire est composition, poésie comme le jeu des choses est tracé, peinture, poésie. Quand les choses accèdent à la Parole, cette

dernière doit s'efforcer d'être à leur niveau; seule, pour y parvenir, la couverture poétique offre cette voie. Seule, la poésie offre demeure; elle pousse en-deça de ma conscience et énonce donc des dire plus fondamentaux. Elle transmue l'esprit depuis le visible jusqu'à l'invisible. Elle indique la voie de l'unité dans ce monde éparpillé et hétéroclite. Dans le dédale des contraires, elle permet de se reconnaître, elle assure à la Parole son éclosion. Beaucoup plus dur sans doute pour nous de consentir à l'effort poétique que de lire quelques pages de mécanique; mais n'est-ce pas tout autant écouter le réel ? Si je suis avec les « dormeurs » qui ne savent jamais écouter, j'oublie la Voie; si je suis « éveillé » au contraire, je vois se bâtir une architecture qui dit mon lien au monde et qui n'obéit pas du tout aux préceptes de Newton; une physique des « éléments », des premiers principes; une pensée de l'air qui me gagne et m'emporte, car « tout souffle est signe de Vie »; une physique du feu qui embrase notre âme et peut-être, à son égal, l'âme du monde; une ouverture à la Terre qui vallonne mes volontés car elle est source du grand Mouvement²; une reconnaissance de l'Eau, puisqu'en moi comme hors de moi, l'eau fait surgir et naître.

Cette physique, nous tenterons de l'observer en lisant d'abord le recueil des poèmes de ce fondateur du taoïsme que fut Lao-Tseu dans la Chine du Ve siècle puis dans la Grèce de la même période notamment avec ces penseurs que furent Héraclite et Démocrite.

B) La sagesse entendue comme l'élévation de soi hors du monde; l'analogie comme principe de connaissance des choses, l'échec du rapport à la cité.

« D'ici-bas vers là-haut s'enfuir au plus vite. »

Platon

« L'homme est la mesure de toute chose. »

Protagoras

Deuxième acte de philosophie : le retour sur soi après rupture avec le monde des choses. « Connais-toi toi-même », devise orphique que Socrate aime à reprendre. L'homme devient mesure là où le monde était référence.

Un constat de découragement prélude à cette deuxième hypothèse : le monde, dans sa variété, est hors-raison; la poésie introduit à un relativisme invraisemblable dans la connaissance, il nous faut chercher ailleurs la raison d'être des choses. Le monde ne nous parle plus; l'esprit seul peut l'ordonner; là où l'écoute était fondamentale, la vision prend le pas. Je deviens le spectateur du monde; j'y impose un sens que j'ai trouvé en moi; l'analogie seule devient le principe de compréhension du monde. Les choses perdent de leur réalité; le raisonnement l'emporte sur le regard ou sur l'écoute. La contemplation est plus que jamais nécessaire mais elle est celle des Idées.

² « Tout sort de la Terre et tout retourne à la Terre » (Xénophane de Colophon). Pas loin, vous trouvez pas de la ritournelle chrétienne du mercredi des Cendres : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Aux intellectuels raisonneurs que sont les Sophistes athéniens des Ve et IVe siècles avant notre ère, les références naturelles, physiques allaient tôt paraître comme très relatives. Aller au simple va désormais signifier se détourner d'une nature qui aveugle nos sens, tenter de trouver les principes abstraits qui donnent sens au réel. Philosophier oblige alors à se tourner vers soi, à apercevoir comment nous voyons les choses, progressivement à opérer une montée spirituelle vers les Idées. Trajet commun au philosophe Platon et à la peinture abstraite contemporaine dont nous apercevons quelques exemples (Kandinsky et Malévitch notamment). Une éducation du regard commence; il doit se porter vers le haut plutôt que de viser les choses. Platon invente à cet effet une forme, le dialogue avec un tiers, pour lui le fameux Socrate, forme un peu dramatique que la raison reçoit, forme qui doit être un modèle d'épure. Prendre souci de soi devient donc apprendre à dialoguer, exercice qui oriente l'esprit vers le vrai. Ce détour des choses accompagne le recours à l'Idée vraie; cette deuxième forme de philosophie est plus intellectuelle. C'est l'esprit qui paraît maintenant le guide vers la signification; en **analogie** avec notre harmonie spirituelle, l'harmonie civile, politique pourra être établie. Finis alors ces vieux dieux du feu que Socrate va tuer. Le dieu de Socrate est un étrange démon qui lui glisse à l'oreille des avertissements quand le dialogue intérieur s'embourbe.

La sagesse s'incarne; Socrate est désigné par le dieu de Delphes comme le plus sage de tous les Grecs. Nous suivrons ce bohème dans ces premières œuvres où Platon met en scène son modèle de sagesse. Nous le verrons questionner, raisonner, mettre en cause les règles du tribunal, refuser le jeu strictement juridique, refuser aussi de fuir. Platon dresse devant nous ce tiers hâbleur, ce père condamné sans que son fils spirituel n'ait pris grand soin de sa défense, ce personnage saisi par le souci de vérité. Le sage, maintenant, parle pour que nos esprits s'élèvent hors de la tourbe de ce qui disparaît; le sage aime ces entretiens où chacun se place dans un rapport d'amitié; le sage discourt et le sage meurt, écrasé par les tribunaux, rejeté par ces Athéniens qui, tel Euthyphron, ignorent même ce que peut être le rapport filial. Les Athéniens préfèrent une justice abstraite, des croyances incertaines à ce souci de soi qui conduit vers le vrai. Socrate que Platon invente et présente comme son tiers discoureur vivait dans les rues d'Athènes, interpellant, questionnant, piquant chacun; lui, le taon semant l'inquiétude alors que les pouvoirs réclament une quiétude des esprits pour rétablir dans le calme la démocratie. Socrate, image du philosophe dans la rue, tiers de Platon l'aristocrate. Socrate que la rue assassine et dont Platon montre l'échec. Sur cet échec se bâtit la philosophie retirée, la volonté platonicienne de détachement, la sagesse présentée comme soin de l'âme.

Nous lirons Platon en notant la profonde ambiguïté de sa démarche. Platon ce poète au talent indéniable écarte les poètes; Platon qui aime tant la variété, la multiplicité des formes, chaud partisan de l'unité. Platon ennemi des raisonneurs qui bâtit la philosophie sur le modèle d'une entreprise de raisonnement. Platon qui offre à l'angoisse le secours d'une Raison qui vise les hauteurs mais qui laisse la plupart de ses dialogues sur une aporie finale, source d'angoisse. Platon à la fois assuré du poids de la raison dans la vie publique et persuadé de l'échec de son application dans le monde politique.

Oui, à l'angoisse d'Être, le monde grec offrait double réponse et inventait philosophie. Aujourd'hui, que retiendrez-vous de ces exercices intérieurs ? Amour de la sagesse comme forme de vie ou priorité accordée au raisonnement qui conduit à la Vérité ! Votre voyage intérieur pourrait s'ouvrir sur l'une ou l'autre de ces pistes.

LECTURES OBLIGATOIRES

Vous lirez abondamment ! C'est une nécessité pour qui veut réfléchir; en chemin, nous tenterons d'apprendre à lire.

1. Durant la première partie du cours, après la première partie du plan d'études, nous examinerons un texte de Blaise Pascal qui est une invitation à comprendre notre désarroi et notre situation. Issu des *Pensées*, mais composé pour lui-même, ce texte s'intitule *Disproportion de l'homme*.

Nous lirons aussi le deuxième chapitre du livre de Jaspers *Introduction à la philosophie*, paru en 10-18.

Je vous fournirai enfin un exposé du mythe de Gilgamesh et de la légende biblique de la Tour de Babel.

Ces textes vous seront distribués; nous les travaillerons ensemble.

2. Pour la deuxième partie du cours, vous vous procurerez deux livres à la COOP :
 - *La Voie et la vertu (Tao-té-king)* attribué en Chine à un certain Lao-Tzeu dont le lirai avec vous quelques poèmes, pour traquer cette sagesse dont le philosophe serait l'amant.
 - *Les Penseurs grecs avant Socrate*. Je travaillerai particulièrement les fragments d'Héraclite et de Démocrite.
3. Pour le troisième temps du cours, nous lirons :
 - Le livre de **Platon**, intitulé *l'Euryphron*, que vous trouverez aussi à la COOP dans la collection Résurgences, que je commenterai spécialement, mais aussi *l'Apologie de Socrate*, *le Criton* et dans *le Phédon* le passage de la mort de Socrate.
 - Il est probable que je vous distribuerai d'autres textes de Platon, notamment le mythe de la naissance de l'amour-philosophie extrait du *Banquet* et peut-être le mythe final du *Gorgias* sur l'immortalité des âmes.

TRAVAUX

1. Multiples et de forme variée.
2. Après chacune des parties, un travail un peu élaboré :
 - a) dans le premier cas, je demanderai cinq cents mots autour de descriptions de situations qui, dans la vie humaine, peuvent produire l'étonnement (10 points);

- b) dans le deuxième cas, j'exigerai cinq cents mots autour de l'explication d'expériences humaines qui soudent, donnent consistance et poids à qui les vit; et d'expériences humaines qui au contraire, brisent, mettent en question, divisent. Je demanderai de montrer que les unes et les autres sont indispensables à une vie humaine signifiante (15 points);
 - c) dans le troisième cas, je proposerai de composer un dialogue avec un interlocuteur intérieur; probablement que le sujet concernera la mort du père et la liberté de pensée (20 points).
3. Beaucoup d'exercices (25 points) :
- a) des tests de lecture, où je demanderai de trouver des thèmes récurrents chez les philosophes poètes ou de recomposer un raisonnement poursuivi par Socrate (par exemple dans son entretien avec Mélétos);
 - b) des exercices obligeant à trouver des quantités de contraires; ou des formules montrant comment au niveau du jugement, nous disons le négatif pour dire l'affirmatif (surtout au Québec) et vice-versa.
 - c) la démonstration de situations d'analogie et la construction de raisonnements par analogie pour exposer ces situations. La recherche de références.
4. Une présentation finale sous la forme d'un examen écrit à propos des livres qui accompagneront votre réflexion ce semestre (30 points).

En effet, durant le dernier temps du cours, je vous demanderai de lire soit le texte de Gide, *Les nourritures terrestres*, précédé probablement de *la Lettre à Ménécée* d'Épicure; soit du texte Rilke, *Les Lettres à un jeune poète*; soit du texte romanesque de Camus, *l'Étranger*.

À propos de l'un de ces ouvrages, je vous demanderai de bien vouloir retrouver quelques-unes des remarques que nous aurons, ce semestre élaboré ensemble. Je vous demanderai surtout de bien vouloir me tracer un portrait final du sage comme il vous semble que vous aimeriez à le devenir.

- 5. Notre langue est le français; comme toute langue, elle a ses exigences, ses règles, son orthographe. La langue écrite n'est pas la langue parlée. Vous devrez respecter ces règles; dès les premiers travaux, je suggérerai probablement à quelques-uns de rejoindre le Centre d'aide en français ou un atelier de lecture. Si cette exigence n'était pas respectée et que les défauts formels sont toujours aussi nombreux, la session risque d'être compromise. En tout temps, j'ôterai jusqu'à dix pour cent des points pour les fautes de grammaire.
- 6. N'utilisez le crayon à mine que pour vos dessins intimes; je refuserai les travaux ainsi écrits. Les travaux dactylographiés seraient appréciés.
- 7. Est-il besoin de rappeler que tout travail est exercice de soi et réflexion ? La simple copie d'un ouvrage n'est qu'un travail de gratte-papier qui mérite 1/20 pour l'endurance.

8. Tout retard dans la remise des travaux sera considéré comme fâcheux. Pas de reprise directe d'un travail mais possibilité pour les premiers travaux importants de se rattraper en accomplissant, en accord avec moi, un travail équivalent.
9. Lisez et relisez vos travaux; les fautes seront moins nombreuses. Je vous suggère de penser à garder une photocopie de vos écrits. Je suis si distrait...
10. Il me semble, si cela ne vous éprouve pas trop, qu'il serait bon que vous ayez un cahier de philosophie où vous noterez des réflexions qui vous paraîtront pertinentes et dans lequel vous pourrez rédiger certains travaux.
11. Quelqu'un mécontent de sa note a toujours le droit de protester. En tout temps, il peut exiger une révision de notes pour chacun de ses travaux.

ORGANISATION PÉDAGOGIQUE

1. Les cours sont le lieu de nos échanges. N'oubliez jamais que c'est **votre** cours et que la participation y est donc absolument requise; je suis bavard; à vous de me frapper de stupeur par vos paroles !
2. Nous nous rencontrerons deux fois la semaine; la première fois, l'exposé théorique prendra plus de place; la deuxième, j'aimerais que nous puissions discuter de vos lectures, de vos moyens de lire, de vos questions.
3. On ne comprend jamais que ce que l'on veut comprendre, ce pourquoi on a éprouvé de l'intérêt.
4. Voulez-vous tester la différence entre la formule du bœuf conduit à l'abattoir : « ch'us obligé de suivre des cours de philo. » et la deuxième, celle des humains vigoureux : « je veux suivre des cours de philo. » Essayez d'adopter la solution humaine; nous en reparlerons !
5. Le bureau des philosophes est situé au parterre, autrement désigné comme local C-185 par les administrations amoureuses de chiffres. Pourquoi ne pas errer dans leur antre ? Je vous distribuerai d'ailleurs un horaire de disponibilité. N'hésitez pas à me rencontrer; comme les vieux philosophes de la Grèce, j'aime le dialogue et j'adore les conversations qui ne mènent nulle part !!!
6. À ceux qui éprouvent de grandes difficultés de lecture, vos enseignants de philosophie et de littérature proposeront sous peu des formules de soutien et d'apprentissage, une forme de tutorat auquel certains d'entre vous seront conviés.

QUELQUES INDICATIONS FINALES

Outre les livres obligatoires, je signalerai tout au long du semestre des titres qui pourront compléter nos lectures et aider à vos travaux.

Pour le moment, je me contente de mentionner quelques rares titres; je vous proposerai plus tard une bibliographie à propos de Socrate.

Quant à l'exposé de l'histoire de la philosophie d'abord, aucune histoire n'est vraiment complète; la plupart ignorent le Moyen-Âge, par exemple celle dirigée par François Châtelet que vous pourrez néanmoins consulter à votre bibliothèque pour la période grecque.

Comme introduction :

- JASPERS, Karl. *Introduction à la philosophie*, coll. 10-18, Paris, 1965.
- JASPERS, Karl. *Initiation à la méthode philosophique*, Petite bibliothèque Payot, No 93, Paris, 1966.

Pour la période de la Grèce :

- VERNANT, Jean-Pierre. *Mythe et pensée chez les Grecs*, Maspéro, Paris, 1985.
- VERNANT, Jean-Pierre. *Les Ruses de l'intelligence, La Métis des Grecs*, Flammarion, Paris, 1977.
- VERNANT, Jean-Pierre. *La Mort dans les yeux*, édit. Hachette, coll. Textes du XXe siècle, Paris, 1990.
- BONNARD, André. *Civilisation grecque, de l'Iliade au Parthénon, d'Antigone à Socrate, d'Euripide à Alexandrie*, coll. 10-18, Paris.

Peut-être auriez-vous intérêt à lire dans le théâtre d'Aristophane la pièce *Les Nuées* (Garnier-Flammarion) qui est une satire des philosophes, notamment de Socrate.

Enfin, de ROMILLY, Jacqueline :

- *La Grèce antique à la découverte de la liberté*, édit. de Fallois, Paris, 1989.
- *La Douceur dans la pensée grecque*, édit. Belleres Lettres, Paris, 1979.
- *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*, édit. de Fallois, Paris, 1988.